intéressantes ; les planches XI-XVI copient les carreaux de faïence émaillée qui garnissent les murailles ; les visiteurs de Grenade, de Séville et de Cordoue y retrouvent la tradition des azulejos qui ornent les monuments de l'Espagne arabe. L'archéologue trouve enfin d'abondants documents dans les 67 planches qui suivent : arcs en stuc, chapiteaux de colonnes, panneaux sculptés, plafonds, etc. ; les photographies, dont certaines ont été prises en des endroits peu accessibles ou mal éclairés, sont en général fort bonnes. Sans doute, le Mausolée des Sa'adiens n'est plus de la belle époque de l'art de l'Islam. L'artiste a subi, peut-être inconsciemment, dans l'ordonnance de son ornementation, le compartimentage en vogue à la Renaissance, et la sculpture méplate de certains tombeaux est un autre rappel de cette influence; l'arabesque n'a plus sa pureté d'un siècle et demi auparavant ; mais l'impression générale est unique et fait de ce monument un des ensembles les plus précieux qui soient. Il est dommage que M. G. Rousseau n'ait point étudié le Mausolée des Sa'adiens au point de vue des influences qui lui ont donné naissance et des retentissements qu'il a eus ; sa magnifique publication permettra de combler cette lacune. M. F. Arin a joint au texte un minutieux relevé des inscriptions des tombeaux ; il en a donné la reproduction et la traduction accompagnée de notes critiques. Nous y trouvons le protocole habituel aux tombes musulmanes : titres des défunts et citations coraniques ; ce sera un répertoire de grande valeur pour l'historien et le linguiste.

Dr G. CONTENAU.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Alkis Thrylos : *Kritikes Meletes*, Sarivaxéoani, Athènes. — Le Théâtre néo-grec. — M. Spyros Mélas. — Lily Prionistis : *Katô apo mia prostagi*, Grammata, Alexandrie. — P. Gneftos : *Tragoudia dimotika tis Rodou*, Néa Zoï, Alexandrie. — F. Gneftos : *Mavra Roda*, Grammata, Alexandrie. — G. Tsoukalas : *Erotika*, Athènes. — Myrtiotissa : *Kitrines Phloges*, Grammata, Alexandrie. — Mémento.

Mme Alkis Thrylos s'adjuge peu à peu l'une des premières places parmi les critiques grecs ; son domaine préféré est la poésie, et la finesse de son goût égale la profondeur de son érudition. La troisième série de ses **Etudes critiques** permet enfin de classer à leur rang véritable cinq poètes de la génération qui suivit immédiatement celle de Palamas, génération riche entre toutes, mais

souvent hésitante : Jean Gryparis, pur disciple d'Heredia et de Régnier, Constantin Hatzopoulos, qui vécut quatorze ans en Allemagne sans parvenir à se germaniser, Malakassis, un frère de Moréas demeuré Grec, Kavaphis, à qui l'on doit reprocher de n'avoir pas compris le problème de la langue, Lambros Porphyras, qui s'est voulu *poeta minor*, mais qui est peut-être des cinq le plus intensément poète. Les commentaires de Mme Alkis Thrylos font longuement penser.

Si le phénomène littéraire néo-grec se présente à l'observateur avec un caractère capable d'exciter si passionnément l'intérêt, ce n'est pas seulement pour la variété des œuvres et des talents qu'il nous offre, mais surtout parce qu'il nous met en face d'une *chose en gestation*, tant du côté de la langue que du côté des genres.

Sans doute eût-il été simple et beau de parvenir à renouer directement le présent au passé glorieux et de combler ainsi le fossé de la servitude ; mais la vie ne retourne pas en arrière et tous les yeux, à l'aube de la résurrection, étaient tournés vers l'Occident, disons mieux vers la France, qui apparaissait dans le monde comme le foyer le plus complet de haute culture. Le cours tumultueux des événements est venu modifier bien des points de vue ; d'autres feux que ceux de France ont pu tenter d'embraser l'horizon : c'est toujours à Paris — Psichari aidant — qu'Athènes demande ses leçons, et sans doute est-ce parce que Paris est resté le plus fidèle héritier de l'ancienne tradition hellénique. Ainsi Moréas a su montrer comment un Grec d'aujourd'hui peut, sans perdre aucune de ses qualités natives, devenir un pur poète français en rattachant directement son art à celui de la Renaissance.

Par ailleurs, l'évolution même de la langue moderne s'est poursuivie et se poursuit selon les tendances analytiques qui distinguent les langues occidentales et spécialement le français. Instinctivement la phrase néo-grecque cherche la construction logique. C'est ce qui la rend éminemment propre au dialogue alerte et vif. C'est ce qui a porté les dramaturges de la Nouvelle Grèce à prendre plus spécialement leurs modèles en France.

Le **Théâtre néo-grec**, en effet, ne pouvait regarder, à ses débuts, que comme des sommets inaccessibles les immortels chefs-d'œuvre du passé classique, et, tout en y puisant sa subs-

tance, le grand siècle français lui-même n'a-t-il pas montré que tout art vivant doit s'adapter strictement à son époque?

Nous avons, en France, une longue tradition dramatique ininterrompue, où sont venues fusionner les influences les plus diverses et parfois les plus contradictoires. De puissants génies ont pu, depuis trois siècles, se développer ailleurs ; il en est bien peu qui ne doivent quelque chose à la France.

Au récent Congrès des Auteurs dramatiques à Paris, où seule de tous les états balkaniques la Grèce était représentée, M. **Spyros Mélas**, qui occupe dans son pays la place éminente d'un chef et d'un initiateur, d'un écrivain et d'un directeur de théâtre doublés d'un homme d'action, a rendu un éclatant hommage à la scène française, dont il s'est proclamé le disciple. En même temps, il émettait le vœu qu'un théâtre fut créé, où l'on pût jouer les meilleures pièces modernes de toutes langues.

Nous appuyons ici ce vœu de toutes nos forces, et souhaitons en même temps que nous soit bientôt révélé dans toute son ampleur, à Paris même, le vigoureux talent dramatique de l'auteur du *Fils de l'Ombre*, dont une pièce pleine d'humour réaliste et de fine observation psychologique : *Le Noir et le Blanc*, a déjà fait le tour des Etats-Unis.

M. Spyros Mélas aime puiser ses sujets dans la vie grecque d'aujourd'hui, passablement déséquilibrée par une civilisation trop hâtive, et le tragique quotidien lui fournit des éléments d'intense émotion, qu'un métier sans cesse affiné et perfectionné lui permet de mettre en valeur.

Il est possible et même vraisemblable que les *Kurdes* et la *Miss Anna Cooksby* du regretté Yannis Kambysis, prématurément disparu dès 1902, aient suggéré à M. Spyros Mélas la notion d'un drame athénien moderne à construire, qui, sans négliger les leçons d'Euripide, saurait faire la part d'Ibsen et surtout reprendrait le bien des vieux Grecs partout où il a fructifié, c'est-à-dire en France... Se défaisant ainsi peu à peu de ce qu'il pouvait y avoir encore de trop nébuleusement symboliste dans le sujet du *Fils de l'Ombre*, dont le héros, de par son origine démoniaque, se trouve placé au-dessus des lois de la morale courante, et semble incarner un nietzschéisme déjà périmé, M. Spyros Mélas, qui dans cette pièce de début se révèle plutôt poète que dramaturge, pénètre à vif, avec *La Maison maudite*, avec la *Chemise rouge*,

dans la réalité crue, tels dans le roman un Constantin Théotokis, dans le conte un Voutyras.

La Maison maudite semble tirée d'un fait divers, d'où l'auteur fait jaillir le plus saisissant des contrastes. Libre esprit, M. Spyros Mélas ne s'embarrasse point de préjugés bourgeois. Il nous présente un milieu de corruption et d'ivrognerie, où des parents sans vergogne vivent de la prostitution de leur fille et en délaissent une autre affligée de faiblesse d'esprit, cependant qu'un fils adultérin, modèle de travail et de vertu, en arrive, pour se défendre, à tuer l'indigne chef de famille, dont la profession est celle de cocher. *Le Noir et le Blanc* se déroule dans un milieu bourgeois envahi par la détresse. Il y a aussi bien des tares morales dans cette famille, que rachète seule la sensibilité d'un fils artiste.

A chaque instant, le caractère troublant des situations imaginées par le dramaturge, qui se défie à bon droit des faciles effets de mélodrame, soulève les plus délicats problèmes. M. Spyros Mélas, qui a fait représenter à Athènes les meilleures pièces du répertoire français moderne et même classique, a su ravir à ses modèles le secret du dialogue incisif, qui excelle à tout dire avec peu de mots. D'une pièce à l'autre, il a réussi à marquer un progrès et nous savons qu'il tient en réserve plusieurs œuvres inédites, en lesquelles il a placé ses espoirs les meilleurs. Pour notre part, nous tenons pour chef-d'œuvre d'actualité palpitante son dernier drame, *Un soir, une Vie*, où la grande crise morale du temps présent crispe l'âme des personnages bien grecs, bien vivants, cruellement observés et mis en relief. Je n'hésite pas à dire qu'Olga est l'une des plus pathétiques figures que l'on puisse voir au théâtre. Fille du caissier Daras, industriel ruiné, comptable véreux devenu malhonnête par dévouement conjugal, cette Olga pourrait sauver la maisonnée du déshonneur, si elle consentait à épouser le vieux commerçant Krapas. Et c'est ce qu'espère Niko, son frère, jeune et cynique arriviste d'après-guerre. Or Alexandre, fils adoptif de Daras, aime Olga qui répond à sa passion ; mais ses scrupules de reconnaissance l'empêchent de passer outre. Olga en arrive à se vendre, afin de réparer le désastre qu'elle a déchaîné en repoussant Krapas. Et Alexandre finira par l'épouser, malgré la souillure, quand tout ce qu'il y avait de fier et de noble en elle aura disparu. Tout le dernier acte

est une merveille d'angoisse contenue, et l'on sent que l'auteur, pour ménager les nerfs du public, a évité d'aller jusqu'au bout de sa pensée, qu'imprègne la révolte devant la vilenie des préjugés.

Il faut savoir par ailleurs que M. Spyros Mélas est un polémiste des plus virils, et qu'il a rédigé des impressions de guerre qui font époque. A cause de la haute place qu'il occupe dans les lettres de son pays, de l'action qu'il exerce et de son séjour en France, nous avons tenu à présenter ici un raccourci de son activité théâtrale. Le caractère même du *Fils de l'Ombre* prouve qu'il n'a point négligé de se pencher sur le folk-lore. Dans le chant populaire s'est condensé, en effet, l'essentiel de la vie nationale ; c'est ce qui en fait une source de jouvence.

Comme le dit excellemment Psichari dans sa belle préface au roman de Mme Lily Prionistis : **Sous un Commandement**, qui est l'histoire d'une pauvre fille d'alcoolique, sombrée dans les bas-fonds de la débauche après le classique abandon, tel sujet devient un drame s'il est mis à la scène, un roman s'il est simplement raconté. Nous ajouterons qu'il peut aussi entrer dans la Légende, mais en se stylisant conformément aux exigences du milieu. Et la Tradition est pour les poètes un réservoir de sujets éternels. De là le prix d'un recueil comme celui de M. P. Gneftos : **Chants populaires de Rhodes**, où l'on trouve de curieuses variantes de maints thèmes gracieux ou tragiques rencontrés ailleurs. M. Gneftos, qui a de la science et du goût et qui dans les huitains tour à tour religieux et naturalistes de **Roses Noires**, tout entiers consacrés à la gloire de sa patrie insulaire, a donné la mesure d'un talent sûr, ainsi que dans sa très chantante traduction en vers de la *Lénore* de Burger, s'est surtout préoccupé de nous donner un florilège ayant valeur poétique incontestable. Il y a pleinement réussi.

Tout autre est la grâce épicurienne des **Erotika** de M. Tsoukalas, où transparaît quelque chose du vieil Horace, et le doux scepticisme de ces courts poèmes contraste également avec la passion presque douloureuse qui anime les **Flammes Jaunes** de Myrtiotissa, laquelle est tout amour et qui n'aspire à comprendre le monde et la destinée qu'en aimant. A ce titre, elle a tous les emportements d'une Desbordes-Valmore, mais aussi parfois les négligences. Merveilleux tempérament de poète-né.

MÉMENTO. — Comme suite à l'Anthologie des poèmes de Palamas, MM. Th. Ph. Stephanides et G. Kataimbalis nous offrent un choix des plus heureux de *Modern Greek Poems*, transposés en mètres analogues à ceux de l'original. En français, M. Jean Michel prépare un semblable florilège, dont il publie de temps à autre les fragments aux *Annales*.

A la salle des Sociétés savantes, Mme Alkis Thrylos (H. Negroponte) a fait une remarquable conférence sur les Chants populaires ; au *Caméléon*, M. Castanakis a magistralement parlé des Lettres et du Théâtre grecs en leur état actuel. A Beauvais, pour discours de fin de classes M. Dreyfus, professeur de première, avait pris pour sujet la littérature de la Grèce moderne.

Le dernier numéro de *Libres*, Directeur Louis Roussel, consacre à Palamas des pages éloquentes et qui, selon la coutume de l'éminent critique, citent leurs preuves. Notre prochaine chronique sera consacrée aux deux derniers volume de l'*Histoire Diplomatique de la Grèce* par M. Ed. Driault.

Reçu *Angliki Anthologia* de G. Alithersis. *O Trélas mé tous kokkinous krinous* de Xénopoulos, etc.

D. ASTÉRIOTIS.

LETTRES TURQUES

Propos liminaires. — Le *Mercure* et les écrivains turcs. — Etat de la littérature turque de l'heure présente. — Une Histoire des lettres turques contemporaines. — Les *Souvenirs* de Moustapha Kémal pacha. — Pour l'emploi des caractères latins.

Je veux, au seuil de cette rubrique nouvelle, rendre au **Mercure** l'hommage que lui doivent les intellectuels de mon pays. Il est bien le guide et l'initiateur par excellence de la génération présente, dont l'éducation littéraire est d'autant plus raffinée que c'est le *Mercure* qui lui livre le secret de ce raffinement. Elle y aura appris à connaître les meilleurs de ceux qu'elle considère comme ses aînés, Remy de Gourmont, Laforgue, Paul Fort, Verhaeren, Moréas, Henri de Régnier, car ceux-ci se trouveront avoir, en cette Turquie lointaine, fondé une école et compté des disciples. Le mouvement symboliste d'il y a douze ans, dont Ahmed Hâchim est le promoteur et le chef incontestable, vient en droite ligne du symbolisme français. Mon ami Hâchim semble lui-même être né entre deux pages d'une livraison du *Mercure* qui contiendrait des vers de Verhaeren et un *Epilogue* de Remy de Gourmont. Aujourd'hui encore, c'est la bonne mai-